Entre tradition et modernité : conte de Noël et presse syndicale

Autor(en): **Lachat, Stéphanie**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **- (2000)**

Heft 3-4

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870218

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

ENTRE TRADITION ET MODERNITÉ: CONTE DE NOEL ET PRESSE SYNDICALE

Cet article soulève le rôle de la fiction — particulièrement rare — dans la presse écrite. En prenant l'exemple de contes de Noël publiés à quarante ans d'intervalle, l'auteure interroge la fonction argumentative et la perméabilité aux valeurs modernes, en s'attachant aux caractères prototypique et évolutif du genre. La presse syndicale, par ses objectifs militants et son ouverture à un texte de fiction, lui offre le cadre de cette réflexion.

« À la fin du XVIIIe et surtout au XIXe, le conte de Noël tel que nous le connaissons se développe au point de devenir un genre littéraire. Chaque journal, chaque revue, confiait à un écrivain en renom le soin de composer un récit de Noël. Le plus célèbre d'entre d'eux fut Charles Dickens. Un manufacturier aurait été si bouleversé à la lecture d'un de ses contes qu'il décida de donner un jour férié à ses ouvriers le jour de Noël » (Lebrun 1983 : 68). Françoise Lebrun fait ici référence à l'historicité des genres en général, au mode de textualisation et à la fonction pragmatique des contes en particulier. Peut-être plus que toute autre catégorie générique, le conte présente des spécificités qui permettent de mettre en évidence ses caractères prototypique et évolutif. D'une part, les contes ne se transmettent de génération en génération que parce qu'ils étaient moulés dans des schémas narratifs facilitant leur mémorisation, schémas qui satisfont également les exigences de la réception d'un genre populaire. D'autre part, la visée argumentative de ces textes (faire croire pour faire faire) conditionne leur perméabilité aux évolutions sociétales. Les contes oscillent donc « entre deux principes contradictoires : un principe de clôture (passé, répétition, convention, reproduction) gouverné par

des règles et un principe d'ouverture (variation, futur et innovation) déplaçant les règles » (Adam 1997 : 13). Avec Jean-Michel Adam, nous adhérons à la conception de genres développée par Mikhail Bakhtine : « Les genres du discours, comparés aux formes de langue, sont beaucoup plus changeants, souples, mais pour l'individu parlant, ils n'en sont pas moins une valeur normative : ils lui sont donnés, ce n'est pas lui qui les crée. C'est pourquoi l'énoncé, dans sa singularité, en dépit de son individualité et de sa créativité, ne saurait être considéré comme une combinaison absolument libre de formes de langue » (cité par Adam 1997 : 14). Les locuteurs ont besoin des genres du discours aussi bien pour parler que pour se comprendre. Des textes présentant des caractéristiques communes forment a posteriori des familles qualifiées de genres. La répétition de récits en lien avec la fête de Noël construit petit à petit un genre, ou plus précisément un sous-genre : le conte de Noël. Culturellement et historiquement déterminé, il est par définition susceptible d'évoluer.

Nous plongeant dans les archives de *La Lutte syndicale* (devenue en 1998 *L'Événement syndical*), organe de presse de la Fédération des travailleurs de la métallurgie et de l'horlogerie, nous y avons constaté la présence fréquente d'un texte de fiction écrit à l'occasion de Noël, le plus souvent par un membre de la rédaction. On ne s'étonnera pas de la présence de ce que l'on qualifie ordinairement de conte de Noël dans la presse syndicale. Elle s'adresse aux couches défavorisées de la population et « l'action en faveur des opprimés et du petit peuple est une constante de l'archétype sous-tendant le père Noël » (Van Renterghem 1996 : 17). Par ailleurs, nombreux sont les chercheurs qui ont mis en évidence le caractère cathartique, la fonction d'exutoire du conte et spécialement du conte de Noël. Le conte est-il consolation des difficultés quotidiennes ou « stimulant de pensées » (Lafforgue 1995 : 25)? Quel sens donner à l'emploi de ce genre fictionnel dans une presse syndicale qui trouve précisément sa raison d'être dans l'impulsion qu'elle entend donner au changement social, dans l'effet perlocutoire visé par ses énoncés ? Comment interpréter l'intrusion de la fiction en une d'un journal d'opinion ? « Entre le centre et la périphérie d'un catégorie, entre les zones périphériques de catégories proches, il existe des différences graduelles que les recherches doivent tenter de décrire » (Adam 1997 : 12). Nous nous proposons de répondre à cette invitation par une étude de cas, celle des deux textes suivants :

LE SOUPER

CONTE DE NOËL PAR CARLO JEANRENAUD

UNE sale blague, Noël quand on est seul ! philosopha le père Studer, homme de la voie.

A soixante-quatre ans bien sonnés, c'était la première fois qu'il célébrerait solitairement la veille de Noël, et l'option qu'il se faisait de l'au-delà ne lui permettait guère d'attendre la maladie consolation, posthume de son épouse. Cantiques et sermons n'y changeraient rien. Il vivait seul depuis huit mois et, pendant ce temps, ni chrétiens, mahométans ou mécréants ne s'étaient soucié de cette vieille machine à bourrer le ballast. Il partait, revenait, toujours plus sombre, toujours plus hermétique, et les enfants du quartier se taisaient devant cette tête de brique à moustache grise, véritable ornement de condottiere.

Le père Studer mit sur la petite rosace bleue du gaz une casserole d'eau. Bien sûr, il ne songeait nullement à modifier son ordinaire ou à planter sur la table une bougie pour faire de son petit désert du quatrième étage une ridicule caricature de Noël. D'ailleurs, il évitait le restaurant plus pour échapper à la foule que par vocation culinaire, et les boîtes de fer-blanc jetées dans la poubelle en faisaient foi.

Il commença par laver un pot et un bol, besogne particulièrement détestée. Puis il mit sur la toile cirée de la table un quignon de pain et une boîte de sardines. Ensuite, il tira de l'armoire une boîte, rigoureusement vide, celle-là, et se souvint avoir pensé, la veille, qu'il devrait acheter du café. Or, il était chaussé de pantoufles et l'eau bouillait. Il décida — une fois n'est pas coutume — d'emprunter un peu de cette poudre qui lui manquait.

Au-dessus de lui vivaient, dans leur pignon, une couturière à domicile, d'une trentaine d'années, et sa fillette. C'étaient les deux seuls êtres de la maison avec lesquels il entretint des relations cordiales, et cela surtout parce que, étant absolument incapable de passer du fil dans une aiguille, il avait besoin de la couturière.

Ce n'était pas une veuve. Oh ! non ! c'eût été trop beau pour elle d'être veuve. Ce n'était pas la veuve du mari qu'elle n'avait jamais eu. C'était seulement la veuve du père de son enfant.

Le père Studer monta l'escalier dans un fracas de planches disjointes, car les marches étaient de bois à partir du quatrième étage. Et comme il arrivait sur le palier la porte s'ouvrit devant Mlle Aubry. Le père Studer avait toujours pensé qu'il valait mieux lui dire madame.

— Madame, expliqua-t-il, je viens de m'apercevoir que je n'ai plus de café. Pouvez-vous m'en prêter ?

— Volontiers, monsieur Studer. Mais entrez donc.

Le père Studer ne se fit pas prier, car l'air froid du corridor entrait dans la cuisine qui devait être la seule pièce chauffée, puisque la couturière y avait installé sa machine à coudre près du potager. La petite Josette lâcha le chiffon bourré de sciure qui lui tenait lieu de poupée pour s'extasier sur la moustache extraordinaire du père Studer. Déjà, Mlle Aubry versait la poudre dans une tasse.

— C'est assez, je vous assure, protesta le père Studer.

— Vraiment ? Vous savez, je n'en manque pas.

Le père Studer inspectait minutieusement la pièce, humait l'air. Quelque chose l'étonnait visiblement. Mademoiselle surprit son regard.

— Excusez-moi, fit le père Studer, je me demandais... enfin... il me semble que vous n'êtes guère avancée dans vos préparatifs de fête.

Mlle Aubry pâlit, quoique habituée à sa rude franchise.

— Oh ! monsieur Studer, vous n'y pensez pas. Les sapins coûtent cher et puis je n'ai pas la moindre guirlande...

Abasourdi de sa propre stupidité, le père Studer chercha le chemin qui lui permettrait d'en sortir.

— Evidemment... bien sûr... une femme seule, avec son enfant...

Il s'enferrait, fit une sortie gauche à douter de son équilibre. Enfin, il tenait la poignée de la porte. Puis il se ravisa :

— J'ai une idée. Pourquoi vous la cacher ? Je me trouve seul, ce soir. Vous comprenez, c'est mon premier Noël sans elle. Alors...

Les regards de la veuve, qui n'en était pas une, brillèrent soudain.

— Moi aussi, j'ai une idée, dit-elle. Pourquoi n'accepteriez-vous pas de partager notre modeste souper ?

— D'accord ! acquiesça le père Studer, dont la moustache se redressa. Mais attendez-moi et ne faites rien avant mon retour.

Comment il passa chez lui, changea de chaussures, descendit les quatre étages et se trouva dans la rue ne se raconte pas, puisque, hélas ! les miracles ne trouvent plus de crédit. En attendant, il était dans la rue, passait à la place du Marché, s'y procurait un sapin majestueux à se demander comment il avait pu rester là, courait chez le traiteur, volait chez le confiseur, chez un marchand de jouets, revenait chargé comme si Noël n'était pas mort.

— Monsieur Studer ! monsieur Studer ! qu'avez-vous pensé ! s'écria mademoiselle, en le voyant revenir.

— Madame, commanda le père Studer, laissez-moi faire et ne vous occupez que de ce poulet que j'aimerais cuit à point.

Il est vrai qu'il n'avait pas trop de temps pour donner une assise au sapin, apporter boules, angelots et clochettes que sa défunte épouse avait soigneusement rangés dans des cartons. Et puis, il fallait encore garnir secrètement cet arbre incitendu tandis que mademoiselle captait l'attention de Josette autour du potager.

Et vous n'y croirez pas, bien sûr, puisque Noël est incroyable, quand l'arbre fut allumé, dans la chambre qu'il chauffa, et que mademoiselle apporta dans un plat le poulet odorant, tous trois se demandèrent d'où vint ce bonheur inouï.

— Mangez-le donc, pendant qu'il est bien chaud, proposa le père Studer, découpant une aile dorée.

Josette, peut-être n'était-ce pas sa faute, n'en mangea que très peu. Cet arbre, ces bougies, ces boules, ces anges l'attiraient plus que du poulet.

— Et maintenant, s'écria le père Studer, va prendre ce paquet sous l'arbre. C'est le tien.

Josette s'y rendit en courant, puis s'arrêta.

— Prends-le ! C'est le tien, je te dis, assura le père Studer.

Non, vous ne savez pas ce qu'est Josette. Vous ne savez pas ce qu'est une poupée. Une qui le savait, c'était mademoiselle, à travers ses larmes.

— Et vous ne pouvez pas comprendre le plaisir que vous me faites, disait le père Studer, essuyant sa moustache de hussard. Moi, ce qui me fait le plus de mal, c'est d'être seul à table... et puis toute cette vaisselle.

Mademoiselle pleurait, mais entre ses larmes il y avait de la joie et même dans ses larmes.

— Si vous voulez, monsieur Studer, je serais heureuse de tricoter vos repas. Un de plus, un de moins...

— Ça, c'est une idée... une riche idée, approuva le père Studer.

Il accepta d'autant plus volontiers la proposition que le prix d'une petite pension allégerait sans doute le budget de mademoiselle. D'ailleurs, ces dernières semaines, surtout, il subissait réellement sa solitude, il souffrait de vertiges, d'oppression, se sentait près de sa fin. Et il n'avait personne à qui léguer son petit bien.

— Nous commencerons bientôt, demain, si vous voulez, disait mademoiselle, rayonnante. Nous nous sentirons moins seules, nous aussi... et il me semble que nous serons tout de suite en famille.

Et le père Studer, dans l'euphorie de ce café qui montait en lui comme une victoire, pensait :

— Pourquoi ne le lui dirais-je pas, un jour, quand je me sentirai tout près d'être flambé ? Il y a des histoires plus extraordinaires que cela : Marie et Joseph, dans une étable... Nous ferions un mariage pour la forme, un mariage blanc, comme ils disent, histoire de donner un père à la petite...

Et c'est là-dessus que Josette, répondant à un signe de sa maman, se mit à chanter, d'une voix qui paraissait venir d'ailleurs que la chambre :

Voici Noël, ô douce nuit...

La Lutte syndicale, 24.12.1958, p. 1.

FICTION

La révolte des pères Noël

L'équipe de l'Événement syndical vous souhaite une année 1999 la tête dans les étoiles... et les pieds dans les luttes!

Devant sa cheminée, le père Noël relisait pour la énième fois la lettre qu'il tenait entre ses mains. «Cher père Noël, ui écrivait une petite fille, j'ai bien réléchi. Pour Noël, j'aimerais que tu apportes un travail à mon papa pour u'il cesse d'avoir ce regard triste. ependant, s'il fait semblant que ça va aller. Et puis je voudrais aussi que tu inervienne pour que ma maman ne oit plus obligée de travailler le soir et e dimanche parce que ce sont les euls moments où nous sommes tous éunis mais aussi parce qu'elle est oujours si fatiguée. Ça serait super si u pouvais faire tout ça. Que mes parents retrouvent le sourire, c'est bien lus important qu'une poupée Barbie u une console Nintendo, même si je ne doute bien que mes parents - arce que, tu sais, ils sont super mes arents - t'en ont fait la demande. En spérant que tu pourras faire quelque hose, je t'embrasse très fort. P.-S. ous n'avons pas de cheminée, mais e laisserai la porte-fenêtre du balcon uverte. C'est au onzième étage, dans a grande tour.»

Un congrès extraordinaire

Après un moment de réexion, le père Noël se leva, alla ers son ordinateur et rédigea un mail pour tous ses onfrères, les invitant à enir au plus vite un ongrès extraordiaire. Message u'il leur envoya avec la lettre de la petite fille. Pour ceux qui n'étaient pas encore sur Internet, en raison des retards de l'administration centrale, il fit une impression de son message et la leur télécopia. Tandis qu'il préparait son traîneau et donnait à manger à ses rennes, en prévision de la longue route qu'il devrait encore faire pour rallier la Maison des pères Noël, les réponses s'accumulaient sur son E-mail et son télécopieur ne cessait de crépiter. Tous ses collègues l'assuraient de leur présence.

Attaquer le mal à sa racine

Deux jours plus tard, ils étaient tous là. Ils étaient même venus si nombreux qu'il fallut rajouter des chaises dans la grande salle de réunion. De mémoire de père Noël, on n'avait plus vu ça depuis le congrès convoqué lors de la grande dépression des années 30. Quand le silence se fit, notre père Noël monta sur l'estrade et prit la parole. «Des lettres comme celle que je vous ai envoyée, nous en recevons tous. Nous en recevons même de plus en plus. Et, vous comme moi, savons bien que ce n'est pas avec nos jouets que nous pouvons régler la question. Pour remplir notre mission, nous devons agir à la racine du mal. Nos experts ont planché toute la nuit, a poursuivi notre orateur, et ils sont arrivés à la conclusion que la seule solution efficace serait d'offrir aux hommes et aux femmes de cette terre une convention collective de travail. Une CCT qui soit non seulement capable de leur assurer de bonnes conditions de travail et de revenus, mais qui puisse aussi, grâce à une réduction massive du temps de travail, créer suffisamment d'emplois pour tous, jeunes, femmes ou chômeurs de 50 ans en fin de droit, avec ou sans qualifications.» Un murmure d'approbation parcourut l'assemblée.

Ne plus se tuer à gagner sa vie

«Les grandes lignes du projet que vous avez entre les mains sont l'introduction progressive des 32 heures hebdomadaires, sans réduction de salaires (pour toute rémunération située en dessous ou équivalant au salaire moyen constaté) et l'instauration d'un revenu minimal de 3000 francs net. Mais aussi la suppression du travail sur appel, l'instauration d'une réglementation stricte pour le travail du dimanche et en nocturnes, l'égalité de traitement entre les femmes et les hommes, un congé maternité de seize semaines, l'adaptation des filières de formation professionnelle ainsi qu'une couverture sociale complète, perte de gains comprise, à des coûts abordables.» Santa Klaus demanda alors à intervenir. Tout cela, c'est très joli, dit-il en substance, «mais si vous pensez qu'il suffit de distribuer cette CCT avec un ruban autour pour qu'elle soit appliquée, sauf votre respect, vous croyez au père Noël». «Il ne faut pas se voiler la face, relevèrent de nombreux pères Noël, il a raison.»

C'est alors qu'une voix s'éleva au fond de la salle. «Dans l'histoire de l'humanité, il n'y a jamais eu de progrès social important sans luttes et sans l'instauration d'un rapport de forces. Si nous voulons vraiment offrir une CCT et un emploi à tous, nous devons, nous aussi, être prêts à un bras de fer, car, pour ceux qui ne le sauraient pas encore, l'Association néolibérale des pères Noël vient d'embaucher le père Fouettard et ses sbires.» Et tout le monde de reconnaître que Che Noël - car il n'y avait que lui pour utiliser un tel vocabulaire - avait lui aussi raison. «Et quel moyen nous proposes-tu pour établir «un rapport de forces» comme tu dis?» lui lança Santa Klaus, résumant la pensée de ses collègues.

L'idée de Che Noël

«Nous pourrions déposer cette CCT dans les cheminées de tous les dirigeants économiques, politiques et syndicaux et un kit Mondialgrève dans tous les foyers des travailleuses et des travailleurs, expliqua alors Che Noël. En ce sens, nous ne ferions que suivre la voie ouverte, non sans succès, par les cheminots européens et l'Alliance des peuples contre l'OMC.» Et Che Noël d'ajouter, dans sa phraséologie coutumière: «Je ne donne pas une semaine à l'oligarchie bancaire et au complexe militaro-industriel pour céder.» Ses collègues, après s'être fait expliquer ces deux dernières expressions un peu absconses pour eux, jugèrent finalement l'idée de leur camarade excellente et l'adoptèrent à l'unanimité. Ordre fut immédiatement donné à l'imprimerie de Noëlville de sortir au plus vite les millions d'exemplaires nécessaires, car Noël approchait et il ne fallait pas tarder si l'on voulait être dans les temps. Pas question, dans la confrérie des pères Noël, de prendre le risque de faire pleurer un enfant.

En chargeant son traîneau, notre père Noël ne put s'empêcher de penser à la petite fille de la lettre, source de cette révolution. Il imaginait son visage illuminé par un de ces sourires qui font oublier aux pères Noël leur dure existence de mécano d'un monde imparfait. Et il se promit de ne pas oublier la poupée Barbie et la console Nintendo.

En direct de Noëlville
Frédéric Montanye □

L'Événement syndical, 22.12.1998, p. 1.

La seule évocation du Père Noël ne suffit pas à faire d'un texte un conte de Noël. En partant d'un corpus limité à deux « articles » rédigés à quarante ans d'intervalle, nous chercherons à approcher sa définition. Son importation dans la pratique socio-discursive de la presse et son adaptation aux réalités du XXème siècle permettent de questionner tant l'évolution d'un genre, en l'occurrence celui du conte et plus précisément du conte de Noël, que celle d'un organe de presse. Les contes sont traditionnellement définis par des régularités linguistiques (celles du récit et d'un processus allant d'un manque à sa résolution) et sémantiques (fictionnalité et motifs de l'imaginaire collectif).

À la complexité des relations entre un texte et son genre s'ajoute celle des liens entre ce genre et son public, c'est-à-dire sa fonction argumentative. Afin de donner de l'espoir aux opprimés, les scripts merveilleux traditionnels composent avec la modernité du contexte de réception. Le conte fait ainsi coexister deux mondes : un monde fictif peu distant du monde réel pour que le public s'y reconnaisse et un monde merveilleux, distant du monde réel, pour lui présenter la possibilité d'un univers de fonctionnement différent.

Nous avons retenu, dans un premier temps, trois caractéristiques générales du conte apparues lors de nos lectures et résumées par Simonsen qui définit le conte populaire comme un « récit en prose d'événements fictifs transmis oralement » (Simonsen 1981 : 9). Fiction et narrativité feront chacune l'objet d'une partie analytique fondée sur l'étude des deux textes choisis. Nous tenterons de montrer en quoi ces derniers s'intègrent dans la grande famille des contes, tout en évaluant et motivant les distances prises avec le genre. L'oralité, en revanche, pose un autre problème. Le conte a une origine orale de création et de transmission. Or, nous sommes ici en présence de deux textes écrits, inscrits dans la pratique socio-discursive de la presse écrite. Étant donné le peu de place accordé à la transmission orale dans la culture de notre époque, il vaut la peine de se demander si ce critère peut encore légitimement entrer dans la définition du conte. Il fermerait le genre à toute création.

1. La fiction

L'engagement du locuteur ou de la locutrice[1] constitue la spécificité et la raison d'être de la presse d'opinion. Par définition subjective, elle fonctionne, comme toute presse, en établissant avec ses lecteurs un contrat de vérité. La présence de textes de fiction pose les mêmes problèmes que dans la presse dite traditionnelle. Des problèmes qui se résument en une question : comment aménager la rupture avec le régime vériconditionnel (vrai vs faux) pour indiquer au lecteur qu'il doit passer à un autre régime référentiel, celui de la fiction (ni vrai ni faux, vrai et faux à la fois)? Cette première démarche apparaît d'autant plus importante que « le conte se singularise par son caractère de fiction avouée » (Bricout 1997 : 145).

1.1. La Révolte des pères Noël

Du péritexte...

Les indications typographiques péritextuelles, par leur grandeur et leur graisse contrastante, attirent prioritairement l'œil du lecteur et sont les mieux à même d'informer ce dernier du statut particulier d'un texte. En Une de l'édition, « La Révolte des pères Noël » est présenté comme une « Fiction » par un mot-clé très visible. En haut à gauche de la page, il occupe un emplacement privilégié dans les itinéraires de lecture occidentaux. L'œil est de plus attiré dans cette zone par les caractères du titre, où la mention des « pères Noël » fait appel à l'imaginaire collectif afin de classer ce texte dans la catégorie de la fiction, ou éventuellement de l'ironie. La date de parution (22 décembre 1998) et la localisation de la signature (« En direct de Noëlville ») ne font que confirmer, si besoin est, cette orientation interprétative.

Les éléments péritextuels permettant au lecteur d'identifier le caractère fictionnel de ce texte passent prioritairement par l'illustration : étoile de Noël et figure du père Noël. Avec des lunettes à monture noire, un chapeau tricoté et une écharpe peu soignée, ce dernier ne correspond pas au stéréotype du bonhomme gentil et protecteur mis au point par la firme Coca-Cola dans les années 1930. Son regard est sévère et il pointe un doigt accusateur. La mention en titre de l'existence de plusieurs pères Noël représente également un indice de rupture avec la tradition.

---

1. Afin de ne pas surcharger le texte, nous utiliserons par la suite le masculin seul, étant évidemment entendu que le genre grammatical ne désigne pas plus les hommes que les femmes.

...au texte

« Le conte paraît aux antipodes de la réalité. L'artifice d'ouverture, le rituel d'entrée *Il était une fois* place immédiatement le récit au niveau de la fiction bonne à penser et sans ambiguïté (...). Les rituels de fermeture font du conte un récit qui se referme sur soi (...) » (Lafforgue 1995 : 34). Dans « La Révolte des pères Noël », nous n'observons pas véritablement de formules d'entrée ou de sortie au sens strict d'énoncés connus et aisément identifiables par les lecteurs. Toutefois, le texte commence comme un conte de Noël traditionnel : « Devant sa cheminée, le père Noël relisait pour la énième fois la lettre qu'il tenait entre les mains. "Cher père Noël, lui écrivait une petite fille, j'ai bien réfléchi. Pour Noël, j'aimerais que tu apportes (...)" ». Le lecteur reconnaît immédiatement les éléments constitutifs du rite de la lettre adressée au père Noël par un enfant qui dresse la liste des cadeaux désirés. L'univers diégétique est créé par la seule référence à un univers diégétique préétabli et stabilisé en mémoire.

Nous n'observons pas non plus de réelle formule de clôture. Le lecteur assimilera certes sans hésitation la signature, accompagnée d'un cabochon et de la mention « en direct de Noëlville », au marquage de la fin du texte. Cependant, cela n'indique pas la sortie du régime de la fictionnalité.

Le fait que ce texte occupe la totalité de l'emplacement particulier de la Une réduit les besoins de distinction par rapport aux autres articles, qui sont d'un autre numéro ou d'une autre page et n'entrent donc pas dans une proximité topographique immédiate avec lui : le changement de régime est marqué par une rupture matérielle.

Si l'incipit place le lecteur dans un univers diégétique fictif spécifique, un élément ne manquera pourtant pas de l'intriguer : « relisait pour la énième fois ». Certainement que le contenu de la lettre diffère des demandes habituelles. Les désirs de la petite fille ne correspondent pas à l'horizon d'attente établi par l'incipit typique d'un récit de Noël. Elle demande que soit offert « un travail à mon papa pour qu'il cesse d'avoir ce regard triste, même s'il fait semblant que ça va aller. Et puis je voudrais aussi que tu interviennes pour que ma maman ne soit plus obligée de travailler le soir et le dimanche parce que ce sont les seuls moments où nous sommes tous réunis, mais aussi parce qu'elle est toujours si fatiguée ». Aux éléments de la fiction de Noël sont mêlés des éléments du combat syndical et de la réalité de vie des travailleurs.

La distance prise avec le script est textuellement soulignée par les précisions suivantes : « c'est bien plus important qu'une poupée Barbie ou une console Nintendo » ou encore « Nous n'avons pas de cheminée, mais je laisserai la porte du balcon ouverte. C'est au onzième étage, dans la grande tour ».

Présence du monde réel dans l'univers merveilleux du père Noël.

Les conditions de travail et de vie des travailleurs sont précisément décrites et les revendications syndicales du moment sont résumées. On relèvera également des références à l'histoire et à l'actualité : la grande dépression des années 30, la grève des cheminots européens, ou les manifestations de l'Alliance des peuples contre l'OMC, le nom propre « Che Noël ».

« Il y a comme une promesse dans la venue de cet être mystérieux vêtu à la manière d'un roi, celle d'une existence meilleure dans un royaume lointain », fait remarquer Aurélie Chevalier (Chevalier 1998 : 7). Dans ce texte, le monde lointain ne diffère pas du monde d'ici-bas : internet, e-mail, télécopie, administration lente, néolibéralisme. L'univers des pères Noël ne se distingue guère de celui des lecteurs, si ce n'est que le père Noël bénéficie du confort d'une cheminée.

Il s'agit d'un fonctionnement généralisé de la fiction que « certains individus et certaines de leur propriété (soient) conformes à ce que nous trouvons dans le monde de notre expérience » (Adam et Revaz 1996 : 28). Mais, poursuivent les deux auteurs, « que le monde soit réaliste ou merveilleux, réel ou irréel — c'est-à-dire proche ou éloigné de notre monde de référence —, il n'échappe pas aux contraintes de départ. Un hélicoptère ne fait pas partie de l'univers du Petit Chaperon rouge ». La présence d'un fax ou d'un congrès dans le monde du père Noël introduit le même décalage que celle d'un hélicoptère dans le monde du Petit Chaperon rouge. Ces mentions d'éléments concrets du monde réel frappent d'autant plus le lecteur que la construction de monde initiale laissait entrevoir un univers merveilleux dont les caractéristiques, dans les habitudes d'écriture et de lecture, devaient être contraignantes pour la suite du texte. Ici, l'univers diégétique va assez rapidement échapper aux contraintes de départ. Il y a rupture avec le « principe de non-contradiction de l'univers représenté » (Adam et Revaz 1996 : 28).

Non respect des principes fondateurs du rite.

L'unicité du Père Noël est un des éléments constitutifs de la tradition. Le fait qu'« il visite toutes les maisons en une nuit » garantit son caractère merveilleux (Chevalier 1998 : 5, 13). Ici le père Noël a des « confrères », des « collègues », ils se réunissent en « congrès » (mis en évidence par un intertitre). Ils sont organisés : « organisation centrale », « Maison des pères Noël », « nos experts », « Association néolibérale des pères Noël », « imprimerie », « Noëlville », « confrérie des pères Noël ». Le texte insiste sur leur nombre, puisqu'il est précisé qu'ils sont « si nombreux » au congrès « qu'il fallut rajouter des chaises » dans une salle de réunion préalablement définie comme « grande ». Les pères Noël s'adressent à l'assemblée en utilisant le « nous » et le « vous ». Deux d'entre eux ont une identité propre : Santa Klaus et le Che Noël. La construction initiale de l'univers diégétique (si l'on excepte le titre) laissait pourtant envisager une fidélité au rite du père Noël unique : « le Père Noël ».

Nous avons déjà mentionné le caractère inhabituel de la demande de la petite fille et l'actualité de la réponse des pères Noël. Il faut encore noter combien cette réponse, dans son principe même, est contraire aux éléments fondateurs du rite. Premièrement, le père Noël n'est plus conçu ici comme une exception aux imperfections de la vie, mais comme le possible moteur d'un remède durable. Aurélie Chevalier développe la thèse d'un père Noël porteur de l'espoir d'un monde meilleur qui permet de supporter les difficultés du quotidien (Chevalier 1998 : 23), ce qui correspond à « une existence de mécano d'un monde imparfait ». Notre texte attaque de front cette partie du rite : « Et, vous comme moi, savons bien que ce n'est pas avec nos jouets que nous pouvons régler la question. Pour remplir notre mission, nous devons agir à la racine du mal », explique le père Noël. Deuxièmement, toute l'intrigue repose sur la difficulté d'agir des pères Noël, alors qu'ils sont rituellement au bénéfice d'un pouvoir surnaturel. L'un d'eux ironise sur la formule « croire au père Noël ». En laissant entendre que des améliorations sont nécessaires mais que le changement ne va pas de soi, ces ruptures avec la tradition comportent sans doute une visée pragmatique (recherche d'un effet perlocutoire): pousser le lecteur à l'action. Cette fiction développe les vœux de la rédaction pour une année 1999 « la tête dans les étoiles... et les pieds dans les luttes ! » (texte inscrit sur un fond d'étoile et inséré dans cette fiction). Le

rêve, la magie de Noël, ne doivent pas faire oublier la réalité de tous les autres quotidiens.

Énonciativement hétérogène, ce texte est globalement ancré dans un monde non actuel. Son incipit, la présence de figures merveilleuses comme celle du père Noël, ainsi que la limitation du mode actualisé au discours direct, sont autant d'éléments qui le confirment. La distance prise avec la diégèse traditionnelle de Noël se fait sans rupture de l'ancrage énonciatif. Les repérages des événements sont maintenus dans le temps du conte, les uns par rapport aux autres et non par rapport à l'énonciation ; l'espace continue d'être celui défini dans l'incipit. La narration reste tout au long du texte au passé simple et à l'imparfait, ce qui suppose un maximum de distance avec le monde de l'interaction et la construction d'un monde coupé de l'actualité (Revaz 1995 : 125). Le mode énonciatif de ce texte ne fait que masquer le peu de distance qui existe en réalité entre le monde configuré et le monde réel. Le lexique, les thèmes traités, l'importance des dialogues, ainsi que la visée pragmatique entrent en contradiction avec le mode énonciatif non actualisé.

On ne peut pas véritablement conclure ici que deux représentations s'affrontent : la logique initiale est maintenue. L'anomalie et son intérêt viennent au contraire du peu de distance entre deux mondes qui devraient être éloignés l'un de l'autre. Cet éloignement n'est guère marqué que par le mode énonciatif.

1.2. Le Souper[2]

Du péritexte...

Le titre « Le Souper » va certainement intriguer le lecteur, habitué à des énoncés plus informatifs. En sous-titre, ce texte est défini comme un « Conte de Noël ». La date de la parution (24 décembre 1958) ainsi que l'illustration placent immédiatement le lecteur dans le contexte particulier de Noël et de ses rites.

...au texte

Le texte n'offre pas au lecteur de formule d'entrée. Toutefois, le choix du passé simple et de la troisième personne au début du texte peut constituer l'indice d'une entrée dans le registre de

2. Les considérations théoriques exposées lors de l'analyse du premier texte ne seront pas répétées pour le second.

l'histoire, d'une mise à distance qui rompt avec l'engagement du locuteur caractéristique de la presse d'opinion. L'évocation de Noël dans la toute première ligne conduit également le lecteur à s'attendre à une fiction. Nous ne notons pas non plus de réelle formule de clôture, la chanson « Voici Noël, ô douce nuit » faisant simplement office de conclusion et d'évaluation finale. Comme dans le cas précédent, les indications péritextuelles et la présence de ce texte en *Une*[3] suffisent à indiquer le statut particulier de ce texte. Cette histoire ne se réfère pas à une fiction de Noël préétablie, mais évoque globalement la magie d'une nuit où tout est possible. Elle confirme cette vision traditionnelle, excepté le fait que les protagonistes cherchent à prolonger cet état de grâce censé ne durer qu'un temps : le père Studer prendra pension chez ses voisines et envisage même de régler définitivement les problèmes de tout le monde par le mariage, symbole de stabilité.

Si ce ne sont les professions ouvrières des deux protagonistes adultes, la pauvreté décrite n'est pas inscrite dans un contexte historique particulier. La maison où se déroulent les faits n'est située ni dans le temps, ni dans l'espace. Le monde construit est proche des réalités de l'auteur et du public, mais auréolé du flou caractéristique des contes.

1.3. Combinaison pragmatique mixte du réel et de la fiction

L'importation d'un genre fictif dans une publication fonctionnant habituellement selon la logique vériconditionnelle est principalement aménagée par des indications péritextuelles. Entre autres, le texte de 1998 est péritextuellement présenté comme une « Fiction » et celui de 1958 comme un « Conte de Noël ». Reprenant la remarque de Bricout, nous pouvons relever que le caractère de fiction est ici non seulement avoué, mais même affiché. Dans « La Révolte des pères Noël », la réalité est introduite dans la fiction, en faisant un texte d'actualité. Les présupposés de l'univers du conte ne sont pas respectés ; les éléments constitutifs du rite du père Noël sont mis à mal. En résumé, l'univers diégétique est construit comme celui d'un conte de Noël traditionnel, mais le fonctionnement de cet univers est emprunté au monde réel. À l'inverse, dans « Le Souper », le lecteur n'assiste pas à la

---

3. Un autre texte occupe la partie droite de la page. Celui-ci concerne également les fictions de Noël. L'article titré « Noël avec Dickens » est signé du même auteur que le conte et contient un commentaire de l'œuvre de Charles Dickens.

construction d'un univers diégétique caractéristique du conte. Il est tout à fait conforme à celui du lecteur. Par contre, son fonctionnement est proche de celui traditionnellement présenté par les récits de Noël : c'est un parfait exemple de la magie réparatrice de Noël. Il faut encore noter que l'intrusion de la fiction dans la presse syndicale est ici facilitée par le fait que le public est habitué à ce que lui soit présentée à l'occasion de chaque Noël une histoire « maison ».

2. La narrativité

La présence d'un récit dans la presse ne pose pas de problème particulier. Ce mode de textualisation s'y rencontre fréquemment, notamment dans les faits divers. Par régularité socio-historique, tout conte (genre) est un récit (mode de textualisation), mais tout récit n'est pas un conte. Les deux textes de notre corpus présentent-ils une structure narrative, définie par « une mise en intrigue dont la spécificité compositionnelle tient à la présence, au moins, d'un nœud et d'un dénouement » (Revaz 1997 : 21)? Cette approche de l'intrigue nous permettra de mieux cerner le sens et les visées de nos deux textes.

2.1. La Révolte des pères Noël

Examinons les six critères de définition du récit canonique mis en évidence par Jean-Michel Adam (1994 : 92-110)[4].

1. *Succession temporelle d'actions*. Des marqueurs temporels soulignent le passage d'un temps <t> à un temps <t+1>: « après un moment de réflexion », « tandis qu'il préparait son traîneau », « Deux jours plus tard », « Quand le silence se fit », « C'est alors », « Et le Che Noël d'ajouter », « après s'être fait expliquer ». Les changements d'action ou les changements de lieu marquent également l'écoulement du temps.

2. *Unité thématique (au moins un acteur-sujet S)*. L'action suppose une intentionnalité humaine ou anthropomorphe. Dans ce texte, le père Noël traverse toute l'histoire. Il lit la lettre de la petite fille. Pour y répondre efficacement, il convoque le congrès des pères Noël et prend la parole sur l'estrade. Comme tous ses

---

4. Pour cette partie, nous nous sommes largement inspirés des trois ouvrages suivants : Adam 1994, Revaz 1995, Adam et Revaz 1996.

collègues, il approuve la décision prise. Nous le retrouvons à la fin du texte, alors qu'il porte un jugement sur ce qui vient, à son initiative, de se passer. Les intentions et motifs d'agir, les causes et conséquences sont exposés.

3. *Des prédicats transformés*. Une petite fille décrit les conditions de travail de ses parents au père Noël. Il s'efforcera alors d'introduire du changement dans leur vie. À la fin du texte, le père Noël imagine le sourire de la petite fille comblée, et donc la situation améliorée.

4. *Un procès*. Entre les situations initiale et finale que nous venons de décrire, le processus transformationnel consiste en la recherche de solutions par les pères Noël réunis en congrès.

5. *La causalité-consécution de la mise en intrigue*. Tel est le critère qui permettra d'achever la définition du récit. Nous proposons la séquence narrative suivante :

Structure compositionnelle de l'intrigue

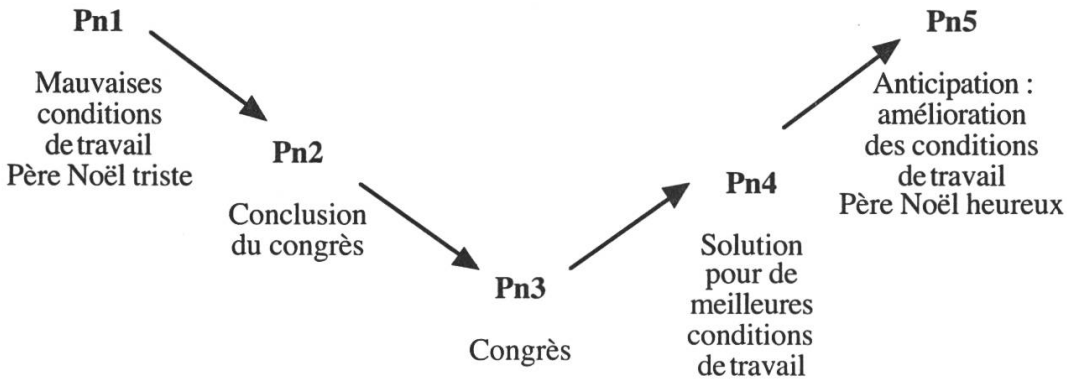

Schéma 1 : La Révolte des pères Noël, séquence narrative

• Par l'orientation-Pn1 (situation initiale), le lecteur est immédiatement placé dans l'univers diégétique fictif du père Noël qui se trouve devant une cheminée, on ne sait où. « Pour la énième fois », il relit la demande d'une petite fille. Le lecteur pressent une rupture par rapport au script de la lettre au père Noël. Cette construction-présentation de monde n'est que prétexte à la description des mauvaises conditions de travail, qui seront concernées par le processus de transformation.

• La convocation du congrès des pères Noël est l'événement qui noue l'intrigue (Pn2). Dans cette partie, le monde traditionnellement magique du père Noël perd de sa singularité : les pères

Noël sont nombreux et les attributs de la vie moderne y sont présents, comme nous l'avons déjà expliqué.

Des éléments textuels plaident en faveur de ce découpage. Pn1 est rédigé à l'imparfait, dont l'imperfectivité présente les actions dans leur durée. Après un intertitre mettant en exergue un événement qualifié d'« extraordinaire », les verbes sont conjugués au passé simple, ramenant l'action à un point, à un nœud inattendu. Le passage entre les deux macropropositions Pn1 et Pn2 est encore souligné par le « moment de réflexion » du père Noël.

• Pn3 peut être résumé par les deux intertitres « Attaquer le mal à sa racine » et « Ne plus se tuer à gagner sa vie ». Les infinitifs nous livrent le programme de cette action-réaction qui prend une allure d'évaluation de la situation.

• « C'est alors » marque l'aboutissement des discussions du congrès. Le dénouement (Pn4) se résume par l'intertitre « L'idée du Che Noël », le nom désignant l'idéologie soutenant l'action des pères Noël. La décision est prise d'instaurer un rapport de force en « (déposant) cette CCT dans les cheminées de tous les dirigeants économiques, politiques et syndicaux et un kit Mondialgrève dans tous les foyers des travailleuses et des travailleurs » (168-173). La suite concerne l'acceptation de cette résolution par tous les pères Noël et la première étape de sa mise en œuvre (impression).

• Dans la situation finale Pn5, le lecteur retrouve le père Noël du début du texte : « notre père Noël ». Il se prépare à partir, visiblement satisfait et confiant, puisqu'il imagine la petite fille heureuse de voir les problèmes de ses parents résolus. C'est donc plus le Père Noël du conte qui est transformé que le monde réel qui demeure en attente des changements.

Ce schéma séquentiel qui met les différentes macropropositions narratives en relation les unes avec les autres nous permet de mieux percevoir le sens de ce récit. Un doute persiste quant au pouvoir magique des pères Noël et à l'aboutissement du processus de transformation. Le père Noël se contente d'en rêver : « Il imaginait son visage illuminé par un de ces sourires (...) ». Le lecteur est invité à concrétiser lui-même cette proposition de solution. On passe de la structure du récit à sa fonction pragmatique (Adam 1994 : 106). La proximité de ce schéma narratif et du fonctionnement habituel d'un syndicat, avec convocation régulière de congrès, renforce cette interprétation de la visée du conte.

6. *Une évaluation finale*. Adam ajoute deux macropropositions (facultatives) à son schéma quinaire : un résumé ou une entrée-préface Pn0 ainsi qu'une évaluation finale PnΩ, toutes deux ayant pour fonction de guider le lecteur. Ce texte ne comprend pas de résumé ou d'entrée-préface. Ces fonctions sont, en fait, remplies par le péritexte. Quant à l'évaluation finale, elle n'est pas autonomisée en morale, mais intégrée dans la situation finale Pn5. Le père Noël porte un regard sur ce qui vient de se passer, « cette révolution ». Toutefois, l'efficacité limitée des pères Noël est immédiatement rappelée au lecteur : « Il imaginait son visage illuminé par un de ces sourires qui font oublier aux pères Noël leur dure existence de mécano d'un monde imparfait ». Même si la révolution était un succès, le monde resterait imparfait. Heureusement que les poupées Barbie et autres consoles Nintendo consolent les petites filles.

En résumé, ce texte est un récit, un récit qui veut « faire croire pour faire faire » (Adam 1994 : 187). Constitué d'une seule séquence, il correspond à un « récit minimal » (Revaz 1995), du moins si l'on ne considère que la structure globale du texte. Une analyse plus détaillée ferait apparaître des séquences descriptives et dialogales enchâssées.

2.2. Le Souper

1. *Succession temporelle d'actions*. Le père Studer est seul chez lui, monte chez ses voisines, sort faire des courses, revient ; ils mangent ensemble et parlent. Ces actions se succèdent sans indications de l'espace-temps occupé par leur déroulement, ni autres organisateurs temporels, sauf à l'intérieur de deux petites séquences actionnelles descriptives (« puis », « ensuite », « la veille » et « enfin », « puis »).

2. *Unité thématique (au moins un acteur-sujet S)*. Le père Studer ressent tous les manques déclencheurs des séquences qui composent cette structure narrative. Certes, il ne souffre pas lui-même de la pauvreté des décorations de Noël et de la disparition d'un père de famille, mais c'est lui qui les énonce et cherche à les résoudre.

3. *Des prédicats transformés*. Globalement[5], on passe d'une situation initiale où un vieil homme souffre de solitude à une situation finale où ce même vieil homme est heureux en compagnie de

5. Ce texte est multi-séquentiel et présente plusieurs processus transformationnels.

ses voisines. Le mariage qu'il envisage serait par ailleurs la transformation ultime et définitive des situations initiales des deux premières séquences : sa solitude et la pauvreté du ménage de ses voisines. Tout beau conte ne se doit-il pas de se terminer par un mariage...

4. *Un procès*. Le processus transformationnel se déroule en plusieurs étapes (chercher du café, fêter Noël ensemble, manger tous les jours ensemble, voire vivre ensemble) entre un *avant* où le père Studer d'un côté, Mme Aubry et sa fille de l'autre, sont seuls et tristes et un *après*, lorsqu'ils sont réunis et heureux.

5. *La causalité-consécution de la mise en intrigue*. Ce texte est « une suite combinée de séquences » (Adam 1994 : 149), où quatre séquences plus ou moins complètes (Sn1, Sn2, Sn3, Sn4) s'enchaînent linéairement.

• Le texte - et la première séquence - commence par un résumé : « C'est triste d'être seul à Noël » (1-3).

Suit l'orientation-Pn1. Y figurent les constituants habituels, à savoir les réponses aux questions suivantes : qui ? le père Studer, veuf et non croyant ; quoi ? il s'apprête à passer Noël seul ; quand ? la veille de Noël. Où ? Nous le saurons dans la macroproposition suivante.

Le nœud-Pn2 survient lorsque le père Studer décide de se faire un café, prépare tout avant de remarquer qu'il n'a plus de poudre. Cette partie est longue et la description des gestes détaillée. Certainement parce qu'il fallait donner de l'importance à un événement aussi anodin que la découverte d'une boîte à café vide pour lui faire porter tout le poids de la mise en intrigue.

Réaction-Pn3 : le père Studer se rend chez sa voisine pour demander du café ; elle lui en offre aimablement : « Déjà, Mlle Aubry versait la poudre dans une tasse », ce qui dénoue la situation (Pn4). La situation finale (Pn5) de la première séquence est implicite : le père Studer se trouve chez ses voisines et a du café. Plus précisément, il aura du café. En effet, l'imparfait « versait » laisse l'espace-temps ouvert ; l'action dure.

• Pendant ce temps, le père Studer observe la pauvreté de l'appartement, ce qui forme une situation qui va articuler les deux premières séquences : situation initiale (Pn1') d'une nouvelle séquence narrative (Sn2). L'absence de décorations de Noël qu'il y relève et le malaise qui découle de sa remarque forment un nouveau nœud (Pn2'). Dans l'action-réaction-Pn3', le père Studer cherche de quoi célébrer dignement Noël. Le dénouement-Pn4'

montre le vieil homme et la femme préparer la soirée. Dans la situation finale-Pn5', le vieil homme, la femme et la petite fille fêtent Noël ensemble. Suit encore une macroproposition évaluative-PnΩ'.

• À la situation finale de Sn2 fait suite la situation initiale (Pn1'') de la troisième séquence (Sn3). Le père Studer y exprime son bonheur de ne pas être seul, avant d'introduire une nouvelle complication (Pn2"): si le père Studer est heureux en ce moment, il est malheureux le reste de l'année lorsqu'il doit manger seul. L'évaluation Pn3" décrit brièvement la réaction de la femme à cette plainte. Elle lui propose de prendre pension chez elle (Pn4''). La situation finale sera alors implicite : ils mangeront ensemble dès le lendemain et le père Studer est heureux.

• La fin du texte ne constitue qu'un embryon de séquence narrative. Sur le modèle des séquences précédentes, le lecteur peut la compléter : le père Studer est heureux (Pn1'''). Pourtant, il pense aux autres jours de l'année et à tous les problèmes non résolus (Pn2'''), notamment le statut social peu enviable de la fille-mère et de l'orpheline. L'absence d'action-évaluation-Pn3''' présente le mariage entre le vieil homme et la couturière, qui recevrait un mari, un père pour sa fille et un héritage, comme la solution qui s'impose (Pn4'''). Cette proposition étant silencieuse, elle ne débouche sur aucune situation finale explicite, laissant la fin du conte ouverte.

Voici comment nous pouvons résumer l'enchaînement des séquences narratives de ce texte :

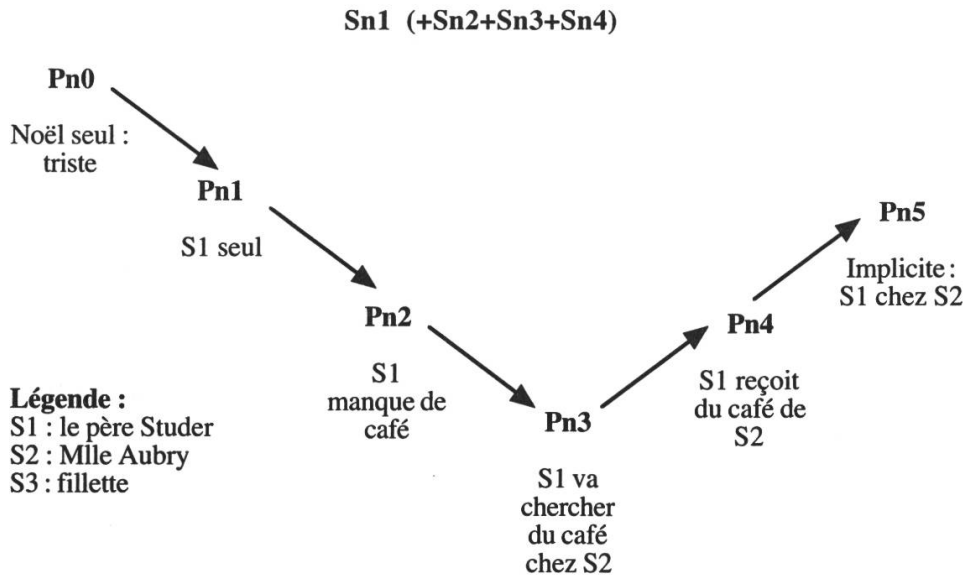

Schéma 2 : séquence narrative

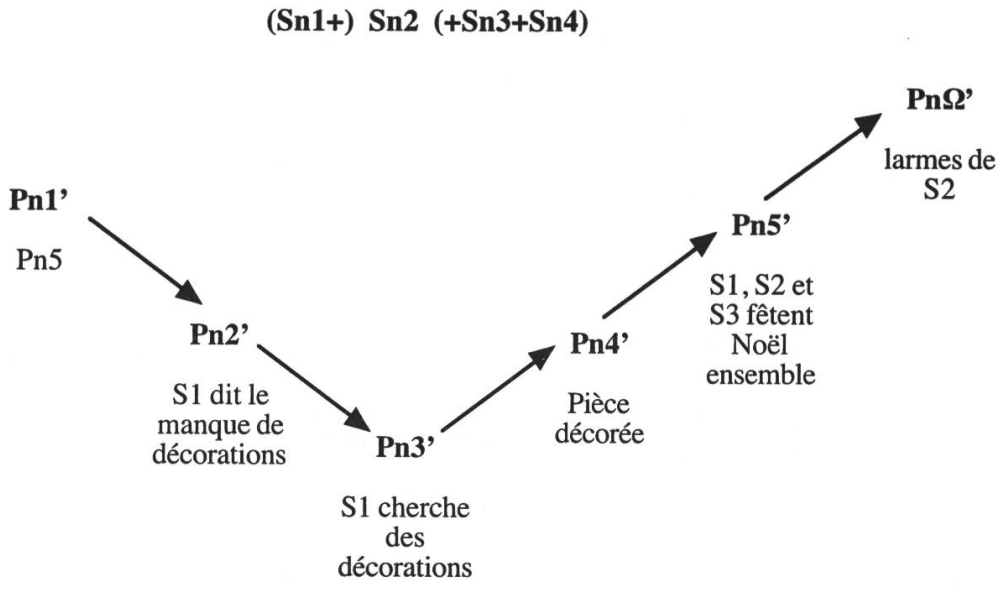

Schéma 3 : séquence narrative

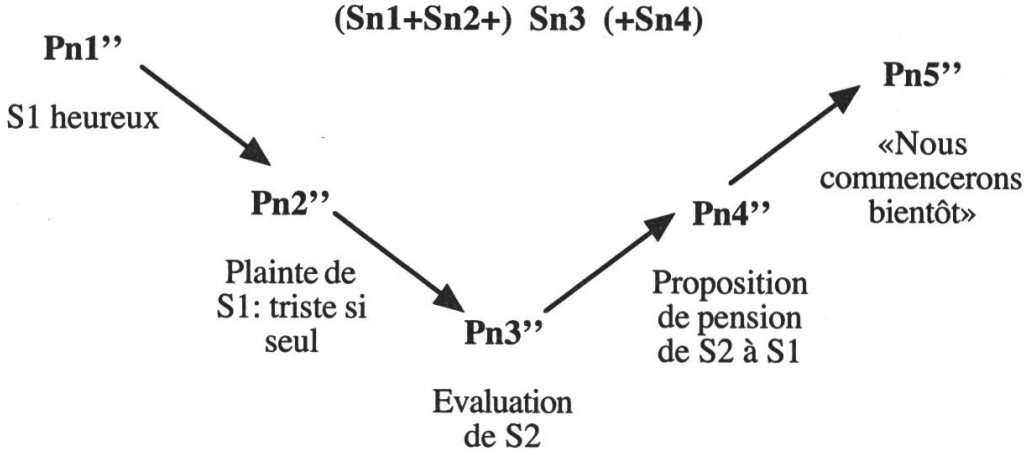

Schéma 4 : séquence narrative

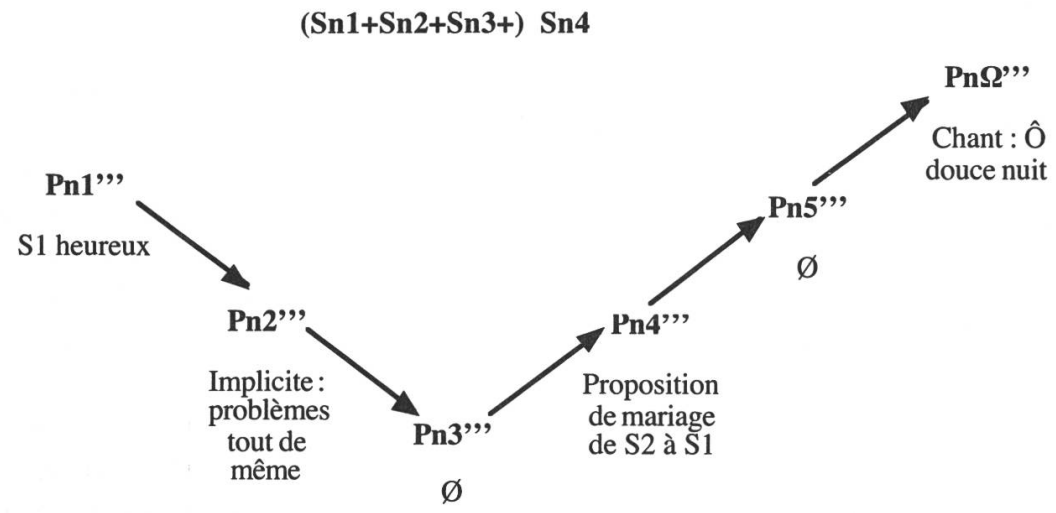

Schéma 5 : séquence narrative

Nous sommes ici en présence d'un récit plus complexe du point de vue compositionnel. Le récit proprement dit se termine avant la fin du texte, ce qui correspond au terme strict du conte : la séquence dialogale et le monologue intérieur qui suivent cherchent à prolonger la magie de Noël, qui rituellement ne dure qu'une nuit. Régularités compositionnelles et sémantiques du conte se rejoignent.

6. *Une évaluation finale*. Les paroles de la chanson finale remplissent une fonction de guidage de l'interprétation du texte par le lecteur. « Voici Noël, ô douce nuit... ». L'accent est mis sur la magie traditionnellement rattachée à cette nuit d'espoir, symbolisée par la venue du père Noël. Ici, le lecteur retrouve le sapin, la volaille (un simple poulet), les cadeaux et la veillée chantée. Manque étrangement le père Noël... Mais est-ce par hasard que tout le monde appelle le vieil homme « père Studer », lui qui anime la nuit de Noël de deux femmes en venant chargé de cadeaux... Le bonhomme est auréolé de magie : « Comment il passa chez lui, changea de chaussures, descendit les quatre étages et se trouva dans la rue ne se raconte pas, puisque, hélas !, les miracles ne trouvent plus de crédit. En attendant, il était dans la rue, passait à la place du Marché, s'y procurait un sapin majestueux à se demander comment il avait pu rester là, courait chez le traiteur, volait chez le confiseur, chez un marchand de jouets, revenait chargé comme si Noël n'était pas mort ». Le statut terrestre de ce

personnage, en lieu et place de la figure du père Noël tombé du ciel, invite certainement le lecteur à travailler lui-même à l'amélioration de son existence.

Le fait que les deux textes correspondent — plus ou moins fidèlement — au genre du conte de Noël et au schéma narratif canonique va favoriser leur compréhension et leur mémorisation, avantages non négligeables dans le cadre de la presse syndicale militante : « Le lecteur / auditeur aborde un discours narratif en ayant à l'esprit un schéma préconstruit et un ensemble de représentations. Comprendre, c'est en partie reconnaître et opérer une sorte de remplissage des cases vides d'un schéma à l'aide des informations provenant du texte. Le stockage dans la mémoire à long terme se trouve favorisé par la reconnaissance de schèmes narratifs » (Adam 1994 : 38). Le découpage des séquences peut avoir des conséquences sur l'interprétation du récit. L'identification de la situation initiale détermine par exemple l'évaluation de la transformation. « La façon dont se constituent les textes narratifs dépend de l'utilisation qu'on veut en faire, et donc de leur utilisation dans le contexte verbal ou extralinguistique qui les enserre », explique Stierle (cité par Revaz 1995 : 293).

Pour distinguer le conte d'un autre texte narratif fictif, nous aborderons trois critères complémentaires de définition du conte qui nous ont été proposés lors de nos lectures consacrées au sujet.

3. Du manque à sa résolution

Lafforgue propose de définir le conte par la quête du héros qui correspond au déroulement de l'action entre une situation initiale déterminée par un manque et une situation finale qui voit la liquidation de ce manque (Lafforgue 1995 : 12). Dans le texte de 1998, nous avons relevé la recherche d'une certaine qualité de vie. En 1958, quatre manques initiaux (boîte de poudre à café vide, absence de décorations, solitude du père Studer, pauvreté des voisines) déclenchent quatre séquences, définies par Propp comme un « développement qui va du méfait (A) ou du manque (a) à sa réparation (K) » (Lafforgue 1995 : 29). Leur résolution exige un simple vouloir-faire et la seule compétence requise est le dire (nous y reviendrons).

À notre avis, ce critère du manque et de sa résolution ne suffit pas à distinguer un conte d'un autre récit. Comme le note Françoise Revaz, « Greimas conclut de l'analyse des contes et des

récits mythiques que *tout récit* est la manifestation d'une quête d'un sujet humain » (Revaz 1995 : 113, nous soulignons).

4. La fixité des motifs

« Le conte est en plus un récit hérité de la tradition », affirme Bernadette Bricout (Bricout 1997 : 145). Nos deux récits s'ancrent dans les rites de Noël qui ont donné lieu à de multiples histoires ordinairement désignées comme des contes de Noël. L'idée générale en est que, l'espace d'une nuit, l'espoir d'une vie meilleure est permis. Nos deux textes (surtout celui de 1998) prennent d'importantes distances avec ce rite. Loin de les exclure du genre du conte, cela les fait au contraire coller à sa définition : « Le conteur puise dans un répertoire connu depuis longtemps la trame de son récit et lui imprime sa marque propre qui sera fonction de l'heure, du lieu, du public et de son talent spécifique » (Bricout 1997 : 145). Bricout ajoute toutefois : « sans en bouleverser le schéma narratif ». Elle fait là référence aux travaux du Finnois Antti Aarne qui a défini dès 1910 la notion de conte type : « une organisation de motifs suffisamment stable pour s'être inscrite dans des récits divers, un schéma narratif privilégié avec insistance par les conteurs » (Bricout 1997 : 145). Faisant fi de cette restriction qui à notre avis limite l'évolution du genre, nous garderons des travaux de Bricout l'utilisation de motifs appartenant à l'imaginaire collectif comme critère définitoire du conte, un critère qui se réfère à la fixité du fond plutôt qu'à la fixité de la forme. Dans le texte de 1998, le motif du père Noël est présent, même s'il est considérablement retravaillé, notamment par l'introduction de plusieurs pères Noël et l'absence de l'assurance d'une suite heureuse donnée à la demande de la petite fille. Par contre, en 1958, le motif de la magie de Noël est respecté. Ainsi, peut-être un conte ne correspondra-t-il pas à un conte type recensé, mais en tous les cas il s'inspirera d'un ou de plusieurs motif(s) appartenant à l'imaginaire collectif.

5. La force de la parole dans la fable

Les psychanalystes traitent les contes comme les présentations simplifiées des situations de vie : « Les contes de fées ont pour caractéristique de poser des problèmes existentiels en termes brefs et précis » (Bettelheim, cité par Loiseau 1992 : 32). Par exemple, « certains contes sont, en fait, par-delà une fiction prétexte, li-

sibles comme des fables sur les valeurs et le fonctionnement de la langue et du langage, ainsi que le pouvoir, la duplicité de tout acte de profération » (Loiseau 1992 : 56). Cette dimension discursive de l'axiologie du conte est riche en perspectives interprétatives. Dans les deux textes que nous étudions, le simple fait de prendre la parole se révèle d'une importance décisive pour le locuteur.

5.1. La Révolte des pères Noël

La prise de parole - écrite - de la petite fille va être à l'origine d'une tentative de modification du monde. L'importance de cette prise de parole est textuellement soulignée : « en chargeant son traîneau, notre père Noël ne put s'empêcher de penser à la petite fille de la lettre, source de cette révolution ». Le père Noël précise que « des lettres comme celle que je vous ai envoyée, nous en recevons tous. Nous en recevons même de plus en plus ». La réponse des pères Noël est également collective puisque la résolution est adoptée « à l'unanimité ». La prise de parole, la dénonciation, ainsi que l'action collectives sont précisément parmi les bases de l'action syndicale.

Pour transmettre son message, la petite fille a pris la plume. Ensuite, un convocation écrite (mail, télécopie) réunit tous les pères Noël. C'est une convention collective de travail et un Mondialkit imprimés qui pourront provoquer une révolution. Au-delà du fait qu'il rappelle au lecteur syndiqué l'importance de la prise de parole collective, ce conte peut se lire comme un méta-discours journalistique. À travers l'importance et le pouvoir de l'écrit, le journaliste insiste sur l'importance et le pouvoir de son propre rôle, et à travers lui sur l'importance et le pouvoir de la presse. Il se trouve que ce texte clôt précisément la première année d'existence du journal *L'Événement syndical* et qu'il se situe dans un contexte de recherche d'identité médiatique.

5.2. Le Souper

Dès la troisième ligne, le père Studer est présenté comme un « homme de la *voie* ». À chaque fois qu'il profère un manque, il permet sa résolution : le père Studer demande du café et en obtient ; il se plaint de sa solitude, il trouve de la compagnie et est pris en pension. Toutefois, l'exercice n'est pas aisé. L'énonciation est hésitante : « J'ai une idée. Pourquoi vous la cacher ? », « Pourquoi ne lui dirais-je pas, un jour, ... ? » ou encore « Excusez-moi (...), je me demandais... enfin ..., il me semble (...) ». Cette

dernière remarque va pourtant porter toute la suite du récit : le problème de café est dépassé. Les prises de parole de la voisine trouvent aussi une issue positive. Elle offre de partager son repas, elle aura une belle fête de Noël ; elle propose la pension, elle gagnera un peu plus d'argent, de la compagnie et peut-être même un mariage.

Le découpage des séquences narratives proposé plus haut rend parfaitement compte de cette mise en avant de l'importance de la parole. Les quatre nœuds des séquences narratives mettent l'accent sur la fécondité de l'« oser dire ». Oser demander du café, oser relever la pauvreté des décorations de Noël, oser se plaindre de solitude et finalement (Sn4) oser se dire que des problèmes perdurent (même si l'instant est heureux).

5.3. Performativité magique et performativité réelle

Loiseau précise qu'« il faudrait toutefois se garder de ne voir dans ces contes baptisés métalinguistiques qu'un matériel édifiant à vocation strictement pédagogique. Ce serait se fourvoyer sur leur fonction qui est avant tout de divertir » (Loiseau 1992 : 81). Plaire et instruire, l'idéal classique convient certainement à une publication syndicale, caractérisée par son militantisme.

La visée argumentative de ces textes apparaît clairement : l'énonciation des manques n'est certes pas chose facile, mais le courage porte ses fruits. Cela recouvre une partie importante du combat syndical : oser dire ce qui ne va pas, prendre la parole pour dénoncer, s'exprimer... Connaître les faits pour pouvoir les combattre. Loiseau parle de « parole effectuatrice, révélatrice, transformatrice. Le mot n'est plus seulement le miroir des choses, il en devient l'agent transformateur, agent dont la manipulation est affirmée comme non exempte de dangers » (Loiseau 1992 : 60). Le père Noël, ou le père Studer, sont de bons intermédiaires pour en convaincre les lecteurs.

Les deux textes illustrent la force illocutoire du langage, mais sans se prononcer sur sa performativité : dire, c'est agir, mais il ne suffit pas toujours de dire pour que les choses soient, comme le prouvent les incertitudes concernant la « révolution » du premier texte et les hésitations de l'énonciation dans le second (si l'on craint de dire, c'est que les choses peuvent tourner mal). Le message est ici particulièrement pertinent, puisque le père Noël devrait être tout-puissant et la lettre qui lui est adressée magiquement performative.

6. Argumentation narrative et action syndicale

Nous avions posé l'hypothèse suivante : pour remplir leur fonction argumentative, les contes de Noël font coexister un monde merveilleux dans lequel se déroulent des scripts traditionnels et un monde dont la réalité est proche des récepteurs du texte. Cela participe à faire évoluer le genre, sans toutefois le remettre en question.

« La Révolte des pères Noël » prend ses distances par rapport au prototype du conte de Noël. Les références réelles au contexte de production et de réception sont nombreuses dans l'univers du père Noël. Nous avons également relevé la liberté prise par l'auteur dans le traitement des motifs du rite du père Noël.

Alors que dans le texte de 1998 le monde réel contamine l'univers merveilleux, la situation est inversée dans celui de 1958. Le lecteur assiste à la construction d'un seul monde, qui lui est très familier. Pourtant, ici et là, on évoque des « miracles », des phénomènes « incroyables », et l'histoire s'achève sur une voix qui vient ... « d'ailleurs ». Finalement, le père Studer est plus mythique que les pères Noël, le conte de 1998 nous paraît plus réaliste que celui de 1958, mais tous deux restent des contes de Noël.

De tels textes en une d'un journal à vocation militante nous obligent à nous interroger sur leur visée pragmatique. Tout au long de cette étude, nous l'avons évoquée, par bribes. Ces deux textes tendent à prolonger la magie de la nuit de Noël. Cela apparaît en négatif dans le texte de 1998, où le lecteur se rend compte que les transformations ne dépasseront pas le stade du conte, et en positif dans celui de 1958 lorsque les héros réfléchissent - et semblent parvenir - à faire durer le miracle de Noël. Les deux textes ont un effet perlocutoire sur leur public en ce qu'ils poussent les syndiqués à agir, ou du moins à parler. Pour finaliser l'action prévue mais inachevée dans « La Révolte des pères Noël »; pour suivre le modèle du père Studer dont les prises de parole courageuses sont couronnées de succès. Au-delà de cet effet perlocutoire commun, les actions que ces deux textes entendent susciter ne visent pas le même but. Celui de 1998 relève d'un thème strictement syndical : l'importance du système conventionnel. La revendication de 1958 concerne un bien-être plus général. Les deux fictions apparaissent moins comme consolant des difficultés quotidiennes que comme stimulant la pensée et même l'action. Elles trouvent ainsi leur place dans une presse syndicale militante.

Nous terminerons en relevant le flou qui entoure généralement la définition du conte. Souhaitant aller au-delà des désignations historiquement datées des textes, nous avons choisi d'apposer l'étiquette *conte* à tout texte remplissant les trois conditions suivantes : texte de fiction, structure narrative avec visée argumentative (faire croire pour faire faire) et reprise de motifs appartenant à l'imaginaire collectif. Ainsi, le conte s'inscrit dans la tradition sans s'interdire la modernité, puisque les motifs peuvent être retravaillés selon le goût du jour. C'est exactement le cas de nos deux textes. Ils sont de ce « conte moderne (qui) témoigne de la vitalité du conte et constitue le sang nouveau donné par les hommes de notre siècle, le don d'une époque à un genre parfois déprécié » (Loiseau 1992 : 89). Nous irons même plus loin en proposant l'annulation de la distinction entre conte moderne et conte traditionnel. Mettant en scène des motifs de l'imaginaire collectif, le sous-genre du conte de Noël véhicule toujours une part de tradition. Mais se devant de permettre l'identification du public à son contenu, il s'inscrit toujours dans une certaine modernité.

Stéphanie LACHAT

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ADAM, Jean-Michel 1994 : *Le Texte narratif*, Paris, Nathan.

Adam, Jean-Michel, Revaz, Françoise 1996 : *L'Analyse des récits*, Paris, Seuil.

BAUDAT, Françoise 1986 : *Noël ; Ombres et lumières*, Cousset, DelVal.

BRICOUT, Bernadette 1997 : « Le conte », *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Paris, Encyclopaedia Universalis, Albin Michel, pp.144-155.

CHEVALIER, Aurélie 1998 : *Les Dessous du Père Noël : analyse d'un rite contemporain*, Lausanne, Unil, mémoire.

LAFFORGUE, Pierre 1995 : *Petit Poucet deviendra grand ; Le travail du conte*, Bordeaux, Mollat.

LEBRUN, Françoise 1983 : *Le Livre de Noël*, Paris, Laffont.

Le Conte, pourquoi ? comment ? ; Folktales, why and how ?, 1984, Paris, CNRS.

LOISEAU, Sylvie 1992 : *Les pouvoirs du conte*, Paris, PUF.

RENTERGHEM (VAN), Tony 1996 : *La Fabuleuse Histoire du Père Noël ; Origines, légendes et traditions*, Monaco, Éd. du Rocher.

REVAZ, Françoise 1995 : *Frontières du récit*, Lausanne, UNIL, thèse.

REVAZ, Françoise 1997 : *Les Textes d'action*, Metz, Université de Metz.

SIMONSEN, Michèle 1981 : *Le Conte populaire français*, Paris, PUF.